
William Desmond

Lire, traduire

Comme nous le faisons tous, je parcours de temps en temps les essais, études, travaux et réflexions diverses des spécialistes en traductologie ou de mes collègues sur les problèmes que pose la traduction ; je me suis même risqué à écrire quelques réflexions sur le sujet dans divers articles parus ici et là, histoire d'apporter ma petite contribution.

Je suis donc abreuvé de notions telles que « sourcier », « cibliste », « décentrement », « écart », « passeur », etc. et je sais bien que, quoi qu'on fasse, il y aura toujours une perte pendant la « translation » le passage d'une langue à l'autre. Il y a cependant des notions que j'aurais aimé voir développer et explorer ; si elles l'ont été, cela m'a échappé et je vais donc les présenter non pas pour en faire une véritable analyse (il y faudrait plus de temps, plus de recherches, une meilleure connaissance des travaux de traductologie), mais plutôt pour « donner mon sentiment » – expression qui me va très bien ici.

La première de ces notions est celle-ci : pour un traducteur, le texte source est un texte parfait, *doit être pour lui un texte parfait*. J'estime en effet que le texte dont on me confie la traduction doit être considéré, même s'il ne l'est pas en soi, (littérairement, syntaxiquement ou philosophiquement), comme un texte où tout est à prendre en considération, autrement dit, parfait. Parfait, en ce sens qu'il est refermé sur lui-même, définitif, avec ses choix, ses images, sa logique (explicite et/ou secrète), son histoire si c'est un roman. L'auteur l'a lu et relu, l'a corrigé, peaufiné... et a un jour signé son bon à tirer. Aussi conscient que soit cet auteur des imperfections de son œuvre, le traducteur, lui, est dans l'obligation de la considérer comme parfaite : il n'a

qu'elle. Elle est sa référence absolue. Pourtant, le traducteur est un lecteur impitoyable. Il voit tout. Il est un peu dans la situation du valet de chambre pour qui il n'est pas de grand homme, puisqu'il vide son pot de chambre. Il voit l'adjectif hasardeux ; le verbe qui charge ; l'adverbe inutile ; la phrase alambiquée pour se faire plaisir ; la formulation vague ou ambiguë – sans que ce soit justifié ; la situation téléphonée ; les personnages stéréotypés ; les sacrifices faits à la mode du jour ; les travers ; les tics, les mots ou expressions fétiches. Autrement dit, toutes les faiblesses que le lecteur ne voit jamais, ou rarement, parce que, emporté par l'élan de la lecture, l'intensité du récit, la tension de l'intrigue, il se fout complètement qu'il y ait un adverbe de trop, une redondance, un trait d'humour trop appuyé ; en quoi il a d'ailleurs parfaitement raison, puisqu'il lit, en principe, pour se faire plaisir. C'est sur ce texte parfait de ses imperfections qu'il va nous falloir opérer. C'est tétanisant, dit comme ça, non ?

Sauf que... Un texte n'existe que si quelqu'un le lit – c'est la deuxième notion que je veux soumettre. Un livre fermé sur une étagère n'est qu'un objet mort. Comme pour moi (et la plupart d'entre vous), est un objet mort tout livre écrit, disons, en chinois ou en arabe ; tout ce qui fait que cet objet a un sens m'échappe. Qu'est-ce qui se passe, lorsqu'un lecteur lit ? S'il s'agit d'un roman, est-ce un film qui se déroule dans sa tête ? Bien sûr que non. Nous sommes tous lecteurs, et nous savons bien que la lecture est tout autre chose. Les mots que nous avons sous les yeux et que nous faisons défiler, souvent très vite, ne sont pas des images, mais des invitations vers un ailleurs, des détonateurs d'images, d'impressions, d'émotions – de tout ce qui peut se passer, en fait, consciemment ou pas, sous un crâne. Les mots, et davantage encore les phrases, sont des clefs qui nous permettent d'entrer par effraction consentie dans un imaginaire qui n'est pas le nôtre mais qui, pour un temps, le devient.

Où je veux en venir ? À ceci : que lire un texte, *le lire dans sa propre langue, c'est déjà traduire*. La lecture, étant un déchiffrement (et souvent, en outre, un décryptage) de symboles, est fondamentalement un acte de traduction. Elle part d'éléments discrets, les mots, qui n'ont en eux-mêmes que peu de sens ; ou, si l'on préfère, qui attendent d'être alliés à d'autres pour en prendre un. Le sens surgit de cette juxtaposition à d'autres mots (juxtaposition qui peut être de niveau, ondoyante ou fracassante) ; le sens surgit aussi de la juxtaposition des phrases... Le sens est démultiplié par les paragraphes, les chapitres ; *le sens foisonne*.

C'est d'ailleurs exactement ce que vise l'auteur : que son lecteur réinvente l'histoire à partir de tous les indices qu'il lui donne, à savoir mots,

phrases, paragraphes, etc. Chaque lecteur *invente* une histoire différente à partir d'un même texte. Il participe activement, avec son intellect et ses affects, à la création de l'œuvre, puisqu'il est obligé de la recréer pour lui-même. Il est dans une autre situation que celle du spectateur de cinéma, à qui il est inutile d'expliquer que l'héroïne est ravissante (surtout si c'est Isabelle Adjani ou Andy McDowell) ou que le décor est somptueux ou sordide. Le déchiffrement, au cinéma, se situe ailleurs, et sa force est sans doute de pouvoir faire plus directement appel aux affects et aux émotions, sans passer par la lenteur d'une élaboration à coups de mots (d'où, soit dit en passant, les difficultés de l'adaptation d'un livre au cinéma, comme celle, catastrophique en dépit d'une réalisation soignée, d'*Un Amour de Swann*). S'il ne s'agit nullement, dans mon esprit, de dire que le livre est supérieur au film en ce qu'il solliciterait davantage notre intellect, il est néanmoins évident qu'il livre son sens, tout son sens, par un canal au départ purement intellectuel, un outil qu'il nous a fallu des années pour maîtriser, et que nous intégrons tellement à notre personnalité, par l'usage quotidien que nous en faisons, que nous en oublions qu'il n'est pas donné mais entièrement acquis : la lecture. On peut, avec un minimum d'aménagement, distribuer tous les films de Hollywood dans le monde (ce qui ne veut pas dire qu'ils seront compris partout de la même façon, mais c'est un autre débat), alors que pour faire la même chose avec les romans de Dostoïevski ou de Stephen King, il faut auparavant qu'ils soient traduits, autrement dit deviennent des objets que même leurs créateurs d'origine ne reconnaîtraient pas : jusqu'à leur nom, translittéré en chinois ou en arabe, sur la couverture, qui leur serait méconnaissable.

On peut m'objecter ici, légitimement en apparence, la tradition orale. Il est (il a surtout été) des peuples sans écrit ; cela ne les empêchait pas d'avoir des histoires et des légendes, parfois très longues, souvent très belles, transmises par des conteurs en quelque sorte professionnels. En fait, l'auditeur dit illettré est dans la même situation que le lecteur, ou plutôt que le spectateur de théâtre : il doit déchiffrer des mots d'un vocabulaire dont l'acquisition s'est faite via un processus culturel similaire, au fond, à l'apprentissage de la lecture. Cela ne change donc rien, dans l'absolu, sinon que l'objet livre assure une permanence qui transcende les générations, et que jamais esprit ne pourra contenir toute une bibliothèque. Une remarque en passant : si, au cours de l'histoire, le colonialisme a été une forme d'impérialisme et de mainmise insupportables sur les peuples moins puissants et leurs richesses, il est un de ses apports qui n'a jamais été remis en question par ceux de ces peuples qui n'avaient pas d'écriture : l'adoption sans réserve de celle-ci.

Dernier point de comparaison avec le cinéma, qu'il faut signaler en passant car elle nous éloigne du sujet : le lecteur est maître de son temps de lecture. Il s'arrête et repart à son gré. Lit vite ou lentement. Relit. Saute un passage, revient en arrière. Savoure une phrase ou la médite. Même avec un bon magnéscope, c'est difficile à faire, sans compter que le résultat est différent. Raison de plus, pour le traducteur, de faire sérieusement gaffe à ce qu'il écrit.

Une autre façon de présenter cette notion de reconstruction de l'œuvre par le lecteur consiste à dire qu'un livre est comparable à un ensemble de pierres, identiques ou ayant des formes différentes, qu'il nous faut assembler grâce à ce mode d'emploi qu'est la lecture. Avec un peu de chance, on obtient une cathédrale. Parfois, évidemment, un égout. Autrement dit, lire consiste à transformer des signes en sens, c'est-à-dire à traduire.

À ce stade, on peut faire remarquer que même si cette façon de voir est acceptable, cela ne change rien au problème du traducteur ; que si celui-ci, c'est bien connu, doit déchiffrer le sens des mots (et des phrases, et des paragraphes, etc.), il doit ensuite trouver, dans la langue qui est la sienne, les mots (les phrases, etc.) qui permettront à d'autres de s'approprier ce sens. Il lui faut donc décrypter le texte à traduire, le décrypter *le mieux possible*, l'élucider jusque dans ses non-dits et ses sous-entendus, pour le restituer *le mieux possible* dans la langue d'arrivée en ayant préservé, autant que faire se peut, ses non-dits et ses sous-entendus. (La question du *mieux possible* est un autre débat, exigeant de poser des jugements de valeur ; il n'a pas sa place ici).

Quel est ce texte que le traducteur restitue ? L'histoire telle qu'il se l'est racontée en lisant l'original. Il restitue une *lecture* parmi de très nombreuses possibles. Et plus un texte est riche, comme on le sait, plus ces lectures possibles se multiplient (d'où sans doute, la nécessité de retraduire régulièrement les grands textes fondateurs).

Un lecteur qui lit un ouvrage dans sa langue maternelle navigue avec, d'une part, ses connaissances et son histoire personnelle (et les projections très particulières qu'il peut faire sur le texte) et, d'autre part, ses points aveugles, ses insuffisances, ses irrationalités. Pour le dire plus simplement, il ne comprend pas tout, il ne saisit pas toutes les allusions, il peut même comprendre certaines choses de travers (sans que cela l'empêche d'aimer le livre, d'ailleurs).

Autrement dit, et c'est là où je voulais en venir, je suis convaincu qu'un lecteur français, lisant *Moby Dick* en français dans une « bonne » traduction, pourra peut-être mieux fraterniser avec le texte de Melville qu'un lecteur

anglophone à qui manquent les outils intellectuels, culturels, la sensibilité, ou tout simplement le vocabulaire pour l'appréhender dans toute sa grandeur et sa complexité.

Je ne rejette nullement l'idée que toute traduction, aussi réussie et aboutie soit-elle, perd forcément quelque chose de l'original, ne serait-ce que la musique propre à la langue d'origine (comme c'est difficilement évitable en poésie). Mais j'affirme que cette notion de « perte » est à mettre en perspective : quel lecteur peut se vanter d'avoir saisi tout ce que l'auteur a voulu mettre dans un texte – j'entends s'il le lit dans la langue d'origine, bien sûr ? Nous lisons certaines phrases distraitement ; d'autres, fautivement ; telle allusion nous échappe ; telle intention cachée dans l'emploi de tel mot, de telle formule, nous passe par-dessus la tête, parfois simplement parce que l'histoire nous captive et que nous voulons savoir la suite. Un auteur peut devenir hystérique à cause d'une virgule oubliée à l'impression, une virgule que seul, peut-être, un jour, appréciera un hypothétique lecteur (je n'exagère pas : j'ai vu Bianciotti manquer s'étrangler à l'idée qu'on puisse, dans le cadre d'une réforme de l'orthographe, enlever son accent circonflexe à *abîme*). La perte de richesse d'un texte commence donc bien avant la traduction ; quand un texte est vraiment bon, une création véritable, même son auteur ignore une partie de ce qu'il contient. Combien de fois a-t-on vu un auteur interloqué par les interprétations qu'on lui proposait ? Interloqué, et obligé de reconnaître qu'il y avait peut-être quelque chose de vrai dans la remarque. Il n'y a pas foison de bons textes, mais les bons textes *foisonnent*.

Il faut donc revenir à cette notion de foisonnement pour poursuivre la mise en perspective de la notion de perte à la traduction. C'est la troisième idée que je voulais soumettre ici. De ce foisonnement, le traducteur, aussi érudit, passionné, désireux de bien faire qu'il soit, ne saisira pas toutes les arborescences ; certaines lui échapperont, purement et simplement, d'autres lui poseront des problèmes qu'il ne pourra résoudre de manière satisfaisante. Gardons cette image, et imaginons un chêne et, tant qu'à faire, imaginons-le somptueux ; qu'une tempête traductrice lui arrache quelques branches mineures ici et là ne lui enlèvera rien de sa grandeur, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un élagage systématique, d'un passage par le lit de Procuste. Bon, évidemment, évitons de le foudroyer (et arrêtons ici cette métaphore, je sens qu'elle m'échappe).

Si le traducteur a bien fait son travail (et quelle que soit l'éthique dans laquelle il se situe pour le faire), sa traduction aura de telles richesses qu'elle ne sera pas indigne de son modèle idéal. Elle sera lisible, et plus que cela :

porteuse d'une musique exotique. La preuve ? Facile : on a commencé à traduire pratiquement dès qu'on a commencé à écrire, et on a continué de plus belle depuis ; des civilisations entières, dont la nôtre, sont filles de traductions. Que serions-nous sans celles des philosophes et des poètes grecs et latins, des médecins et savants arabes, que serions-nous sans la traduction de la Bible ? Quel a été le moteur de la Renaissance, sinon la multiplication des traductions ? Et qu'on ne vienne plus nous bassiner avec le vieux cliché *traduttore, traditore*. Les véritables traîtres, c'est dans son propre camp qu'on les trouve – c'est même, en réalité, leur définition. Il n'est pas besoin d'un traducteur pour trahir une pensée : la mauvaise foi, le calcul ou l'imbécillité y suffisent amplement.

Faisons donc du mieux possible notre métier, dans l'irrespect de la lettre, dans le respect de l'esprit ; exerçons-le avec modestie, puisque nous savons bien qu'aussi talentueux, consciencieux et honnête que nous soyons, on pourra toujours trouver des défauts à notre travail, mais exerçons-le aussi sans complexe, avec la satisfaction de faire passer dans notre langue, c'est-à-dire dans ce qui est au cœur même de notre culture, un joyau (dans le meilleur des cas) né dans une autre.